

# ANNALES

DE LA

# SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON

---

*Année 1878*

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGT-CINQUIÈME

---

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

68, RUE DE LYON

MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS

19, RUE HAUTEFEUILLE

—  
Octobre 1878.

# NOTICE

SUR

## ÉDOUARD VERREAUX

PAR

M. MULSANT

---

Lue à la Société linnéenne de Lyon, le 13 Février 1878

---

VERREAUX (Jean-Baptiste-Édouard) était né à Paris le septembre 1810, de Pierre-Jacques Verreaux, marchand d'objets d'histoire naturelle, et de Joséphine Delalande, sœur du célèbre Delalande, voyageur au service du gouvernement.

Issu de parents passionnés pour l'histoire naturelle, le jeune Édouard se sentit de bonne heure attiré par les charmes de cette aimable science. Plus avide d'instruction qu'on ne l'est ordinairement à son âge, il fit de bonnes études, et, à dix-sept ans, il était nommé préparateur du muséum de Douai. Il commençait ainsi la carrière qu'il allait embrasser.

En 1819, il s'embarquait pour le cap de Bonne-Espérance, où son frère Jules réclamait sa présence, pour lui aider à former un établissement scientifique, destiné à alimenter leur maison de Paris. Il fit, avec ce dernier, de nombreuses excursions dans les environs de la ville et deux grands voyages dans l'intérieur de ce pays, sur lequel, depuis Le Vaillant et leur oncle Delalande, aucun Européen n'avait imprimé la trace de ses pas.

Mais que de dangers n'eurent-ils pas à courir dans ces contrées inhospitalières ! Ils se trouvaient presque constamment en face de peuplades traîtresses, barbares, superstitieuses, cupides, au milieu desquelles ils étaient toujours entre la vie et la mort. Leur salut dépendait uniquement de la bienveillance équivoque et mobile de ces diverses peuplades, bienveillance qu'il fallait conquérir et conserver à force de verroteries, d'objets de quincaillerie et de bouteilles d'une eau-de-vie, violente à tuer les plus déterminés buveurs de *casse-poitrine* parisiens.

Grâce à leur courage et à leur habileté, les frères Verreaux eurent en peu de temps réuni une grande quantité d'objets, dans les trois règnes de la nature ; ils firent à leur maison de Paris de fréquents envois, et le Muséum de la capitale put s'enrichir des fruits de leurs découvertes.

A la fin de deux grandes excursions, Édouard revint en France avec une magnifique collection, renfermant de nombreux exemplaires d'animaux, inconnus ou peu connus encore des naturalistes. Toutes ces richesses furent exposées en 1831, dans les galeries de M. le baron Benjamin Delessert, cet ami généreux et éclairé des sciences naturelles. La vue de ces objets produisit une grande impression dans le monde savant. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire s'en émurent ; ils encouragèrent Édouard à retourner dans un pays qui lui avait permis de trouver tant de trésors.

Édouard repartit en 1832<sup>1</sup> pour le cap de Bonne-Espérance, avec son frère Alexis, qui ne devait plus quitter l'Afrique méridionale. Grâce à leur zèle et à leur activité, les frères Verreaux eurent bientôt formé, au Cap, un musée renfermant en mammifères, oiseaux, reptiles, insectes, etc., presque tous les animaux particuliers à ce pays. Ce musée, jusqu'au départ de Jules, en 1838, fut un sujet d'admiration pour les habitants de la ville, et ne manquait pas d'être visité par les voyageurs allant aux Indes, ou en revenant.

Édouard, au retour d'une excursion poussée assez loin dans l'intérieur, trouva l'occasion d'aller visiter des contrées plus éloignées, de trouver d'autres espèces d'animaux, de voir d'autres races humaine. Le capitaine Geoffroy s'appretait à partir pour les grandes îles de l'Asie, il proposa à notre naturaliste de prendre une place sur son navire ; l'offre fut acceptée avec joie. Il visita Sumatra, Batavia, Sourabaya, quelques points des Philippines, de la Chine et de la Cochinchine et revint au Cap par l'île Mau-

<sup>1</sup> Le 1<sup>er</sup> juillet et il arriva en septembre

rice. Combien il était intéressant dans le récit qu'il me faisait parfois de ses courses et de ses exploits !

Pourquoi ma mémoire ne peut-elle me rappeler les diverses particularités si émouvantes de ses voyages ? Quel livre curieux on écrirait ! Je gémissais encore en songeant à cet étranger dont il me redisait les infortunes ; ce malheureux était venu s'implanter sur l'un de ces parages et avait eu ses trois enfants dévorés par des caïmans. Je frémis surtout en songeant à ce courageux Édouard, osant s'aventurer seul dans une forêt, à la recherche d'un tigre royal qui s'était montré la veille dans les environs.

De retour au Cap, il trouva son frère Jules dans une vive inquiétude sur Alexis, dont on n'avait aucune nouvelle depuis longtemps. La guerre des Cafres avec la colonie anglaise ajoutait à ces inquiétudes de justes sujets de crainte.

Les Cafres incendiaient les bâtiments, massacraient les habitants ; ils s'étaient répandus dans les vastes forêts bordant les côtes, et menaçaient d'envahir les petites villes éloignées de la métropole.

Le colonel Smith avait été envoyé contre eux à la tête de trois régiments et de deux mille boërs ou colons hollandais ; ces mesures n'avaient pas suffi pour arrêter leurs dévastations. Ces sauvages n'acceptaient pas des combats réguliers ; favorisés par les accidents de terrains et par les forêts, ils s'étaient divisés en bandes plus ou moins nombreuses, harcelaient les troupes et saisissaient toutes les occasions d'attaquer les petits détachements. Il fallut faire venir des renforts de Sainte-Hélène, en demander à l'Angleterre et aux Indes, et cette guerre de guérillas, qui dura dix-huit mois, se serait plus longuement prolongée sans la valeur des troupes, l'habileté du chef et surtout sans le secours des boërs, qui, habitués à traquer les bêtes fauves, se servaient, contre les Cafres, de procédés particuliers.

Après deux mois d'attente, Édouard se décida à aller à la recherche de son frère Alexis. Il allait entreprendre, par terre, ce voyage périlleux, quand un de ses amis l'engagea à profiter d'un navire qu'il envoyait à Mossel-Bay, sur la côte occidentale de l'Afrique.

Arrivé dans cette localité, après quelques jours de traversée, il trouva une hospitalité cordiale, chez M. Aker, ami du capitaine du navire. Il profita de son séjour dans cette localité pour battre tous les environs, dans le but d'enrichir ses collections.

Dans l'une de ces chasses, en poursuivant des Damans, il sauta imprudemment d'une roche à l'autre sur le bord de la montagne, et posa le pied sur une pierre mal assise ; elle glissa, lui fit perdre l'équilibre et le

fit tomber de douze pieds sur un arbre providentiellement implanté horizontalement dans le roc. La pierre ne tarda pas à le suivre ; elle devait l'écraser ; elle se borna à le frôler légèrement et alla se briser à six cents pieds au-dessous, sur des récifs contre lesquels venaient battre les flots de la mer.

Par une circonstance merveilleuse, Édouard, dans sa chute, avait enfourché le tronc de l'arbre, tandis que, par un sentiment instinctif de conservation, il avait embrassé convulsivement, avec son bras gauche l'une des grosses branches. Il fut si étourdi de cet évènement inattendu qu'il resta quelques instants anéanti. Il avait reçu plusieurs contusions et quelques déchirures au visage, et ce fut seulement après s'être remis de sa première émotion, qu'il vit, fortement étreint par la main droite, son fusil, encore armé de deux coups. Après s'être remis peu à peu, il songea à se tirer d'un aussi mauvais pas. Il fallait, pour atteindre le bord de la montagne, gravir, au-dessus d'un abîme, douze pieds de rochers presque perpendiculaires. A la vue de cette situation critique, il faillit perdre courage. Cependant, rassemblant toute son énergie, il déchargea son fusil, le lança, au risque de le briser ou de le perdre, sur le sommet du rocher ; il fit faire le même saut à ses souliers, et, profitant des aspérités de la roche, il se mit à grimper à la manière des singes, atteignit heureusement le point vers lequel il tendait, et se mit à genoux pour remercier Dieu de sa conservation.

Pendant son séjour à Mossel-Bay, Édouard reçut, du Cap, des nouvelles de son frère Alexis. Ce dernier chassait dans une localité où les bruits de guerre n'avaient pas encore pénétré. Édouard se dirigea vers ce lieu, et au bout de quelque temps il eut le plaisir de revoir son frère.

Il serait trop long d'énumérer les principaux animaux<sup>4</sup> qui tombèrent sous leurs coups, de redire leurs exploits et les dangers qu'ils coururent dans ces chasses périlleuses. Ainsi, un jour, on poursuivait un léopard : l'animal, sur le point d'être atteint, se retourna vers ses agresseurs et sauta au poitrail du cheval monté par Édouard. Heureusement il fut abattu au même moment par un chasseur. Une autre fois, on pourchassait un lion

<sup>4</sup> Les zèbres, les buffes, les éléphants, les condamas, les antilopes bleus, les antruches, les demoiselles de Numidie, etc., etc.

Édouard avait découvert une espèce de *Macroscléide* qu'a ensuite décrite M. Smith. Il s'était emparé d'un jeune éléphant, pris entre les bras de sa mère, qu'une balle avait couchée par terre ; d'un jeune singe qu'il avait pu garder vivant, en le faisant allaiter par une Hottentote, etc.

qui ravageait le pays. Ce redoutable carnassier allait s'élancer sur un Hot-tentot qui l'avait manqué, quand une balle, tirée par Édouard, le fit rouler à terre.

Après quelques mois de cette vie aventureuse et pénible, les deux frères Verreaux expédièrent leurs conquêtes nombreuses à leur frère Jules, et se mirent en route pour le rejoindre.

En 1833, il revint en France, et dès l'année suivante il prit la direction de la maison fondée par son père en 1800, et il ne tarda pas à en faire un établissement sans rival dans le monde entier.

Son commerce était en pleine prospérité; il engagea son frère Jules à quitter l'Afrique, et à ramener en France toutes leurs richesses en objets d'histoire naturelle. En 1838, Jules confia tous ces trésors au vaisseau *le Lucullus* faisant voile pour la France. Devant les accompagner, il négligea de les faire assurer. Heureusement pour lui, il fut retenu par un ami, avec lequel il prit place sur un autre navire. Le *Lucullus* fit naufrage sur les côtes de la Rochelle. Les frères Verreaux perdaient ainsi pour près d'un million de marchandises et surtout tous leurs échantillons uniques, tous leurs manuscrits, fruits de tant d'années d'observations et plus de douze cents dessins, devant, avec leurs écrits, servir à une publication destinée à faire connaître les services rendus par eux à la science, et à leur donner de la gloire.

Édouard, frappé comme d'un coup de foudre par ce revers inattendu, eut le courage de lutter contre le sort; il épousa bientôt une compagne digne de lui et réunissant tout ce qui peut plaire et charmer, il continua son commerce avec une nouvelle ardeur, et grâce à son intelligence et à son activité, il devint le soutien et la gloire de sa famille, et put servir, à ses frères, de père et de protecteur.

On ne pouvait guère mettre le pied dans ses vastes et beaux magasins de la place Royale, sans y rencontrer quelques-unes des célébrités scientifiques des diverses parties de l'Europe ou de l'Amérique.

Les magasins d'Édouard Verreaux étaient bien faits pour servir de rendez-vous à tous les amis ou amateurs de l'histoire naturelle. Ils renfermaient les plus beaux échantillons possibles d'oiseaux de toutes les parties du monde, auxquels l'art de la taxidermie, poussé à une extrême perfection, semblait réellement donner l'existence. A ces oiseaux s'associaient pittoresquement des Mammifères de cent espèces; des squelettes; des coquilles de toutes sortes, classées avec ordre dans des vitrines, et que le savant Édouard, conchyliologiste très habile, pouvait nommer à première vue;

des caisses regorgeant de peaux et de dépouilles rares, n'attendant que la main de l'artiste pour reprendre l'aspect de la vie. Plus loin, des rideaux soigneusement fermés protégeaient contre l'action perfide de la lumière la collection d'Oiseaux-Mouches, sinon la plus riche, du moins la plus précieuse pour l'étude, par la réunion des deux sexes à tous les âges de la vie, de leurs squelettes, de leurs nids et souvent de leurs œufs. Cette collection était l'objet des prédilections d'Édouard Verreaux, qui consacrait ses recherches, ses soins et des sommes assez considérables à la rendre le plus complète possible.

Édouard Verreaux couvait des yeux ces objets précieux avec un amour tout particulier. Il fallait posséder son estime à un haut degré pour avoir la permission de prendre entre les doigts un de ces bijoux, auxquels une chute maladroitte pouvait causer la rupture d'un bec ou tout autre dommage.

Quand je lui manifestai le désir de publier une histoire des Oiseaux-Mouches, commencée déjà avec les matériaux du cabinet de feu Bourcier, l'un de nos plus célèbres trochilistes, il s'empressa de mettre à ma disposition, avec une générosité dont je lui garderai toujours une profonde reconnaissance, tous ses trésors en Colibris, et c'est à ses bontés et aux facilités et complaisances sans nombre de sa gracieuse veuve que j'ai dû principalement de pouvoir publier cette histoire, à laquelle je me suis fait un devoir d'associer le nom d'Édouard.

Hélas ! il n'a pas eu la satisfaction de voir le commencement de ce travail qui lui était dû. Sa santé, altérée par ses longs pénibles voyages, commença vers la fin d'août 1867 à donner quelques inquiétudes à sa famille dont il faisait le bonheur. Quand je le quittai, vers la fin de septembre, il était triste, souffrant, et semblait pressentir sa fin. La maladie empira progressivement, et malgré la science de son docteur et les soins les plus affectueux et les plus dévoués de sa chère épouse et de ceux qui l'entouraient, il fut enlevé à tous ceux qui l'aimaient, le 14 mars 1868.

La maladie n'avait rien pu lui faire perdre de la bonté et de la douceur qui était un des privilèges de son admirable nature ; au milieu des plus vives souffrances, il ne témoignait jamais un moment d'impatience et sa physionomie ne perdait jamais rien de cette douceur affectueuse qui lui avait fait tant d'amis.

Il est difficile de dire combien il a été pleuré de tous les employés, et des nombreux voyageurs qu'il entretenait dans le monde pour alimenter son important commerce.

Malgré la longueur de cette notice bien incomplète, je ne puis m'empêcher, pour faire plus facilement connaître la bonté de son cœur, sa générosité envers sa famille et envers tout le monde, de rapporter le trait suivant raconté par M. Henri Berthoud, cet illustre écrivain, qui a laissé sur Édouard Verreaux une admirable et touchante notice, à laquelle nous avons fait plus d'un emprunt.

« Parmi les clients les plus assidus d'Édouard Verreaux se trouvait un obscur employé d'un ministère; ardent et savant conchyliologiste, mais par malheur sans autre fortune que ses très modestes appointements. Il s'imposait toute espèce de privations pour augmenter sa collection; vivait mal logé et célibataire, il se nourrissait pauvrement et il se refusait presque un habit, achetait à crédit les coquilles rares ou uniques qu'une tentation trop forte ne lui permettait pas de laisser exposées à passer entre d'autres mains, et les payait par acomptes.

« Or, un soir où l'employé collectionneur venait compléter le payement d'un Oscabrion de grande taille, et le seul qui fût arrivé jusqu'alors en Europe, et que Verreaux lui avait livré pour le prix qu'il l'avait payé lui-même une caisse de l'Australie arrive du roulage, et comme elle contenait des coquilles, Édouard voulut donner à l'amateur la joie d'ouvrir cette caisse et d'en déguster les prémices. Celui-ci prit gaiement un marteau et un ciseau, détacha les clous, enleva le couvercle; mais dès qu'il eut aperçu le contenu de la boîte, il devint blanc comme un linge, et dut s'asseoir précipitamment pour ne pas tomber.

« Édouard Verreaux jeta à son tour un regard sur la caisse. Elle contenait, entre autres coquillages, une centaine d'Oscabrions, tous aussi grands et aussi beaux que celui que jusque-là on croyait unique.

« Verreaux sourit de ce sourire doux et fin qui le caractérisait, prit un marteau, et sans proférer un mot, brisa tous les Oscabrions à l'exception de deux qu'il mit à part. « Mon cher Monsieur, dit-il à l'amateur, qui le regardait avec stupéfaction, permettez-moi de vous offrir un de ces Oscabrions. Je conserverai l'autre pour ma propre collection; mais je vous promets que tant que vous et moi nous vivrons, il ne sortira pas de mes mains. »

---